

Fous comme dans les rêves

PAR SYLVIE COTTON



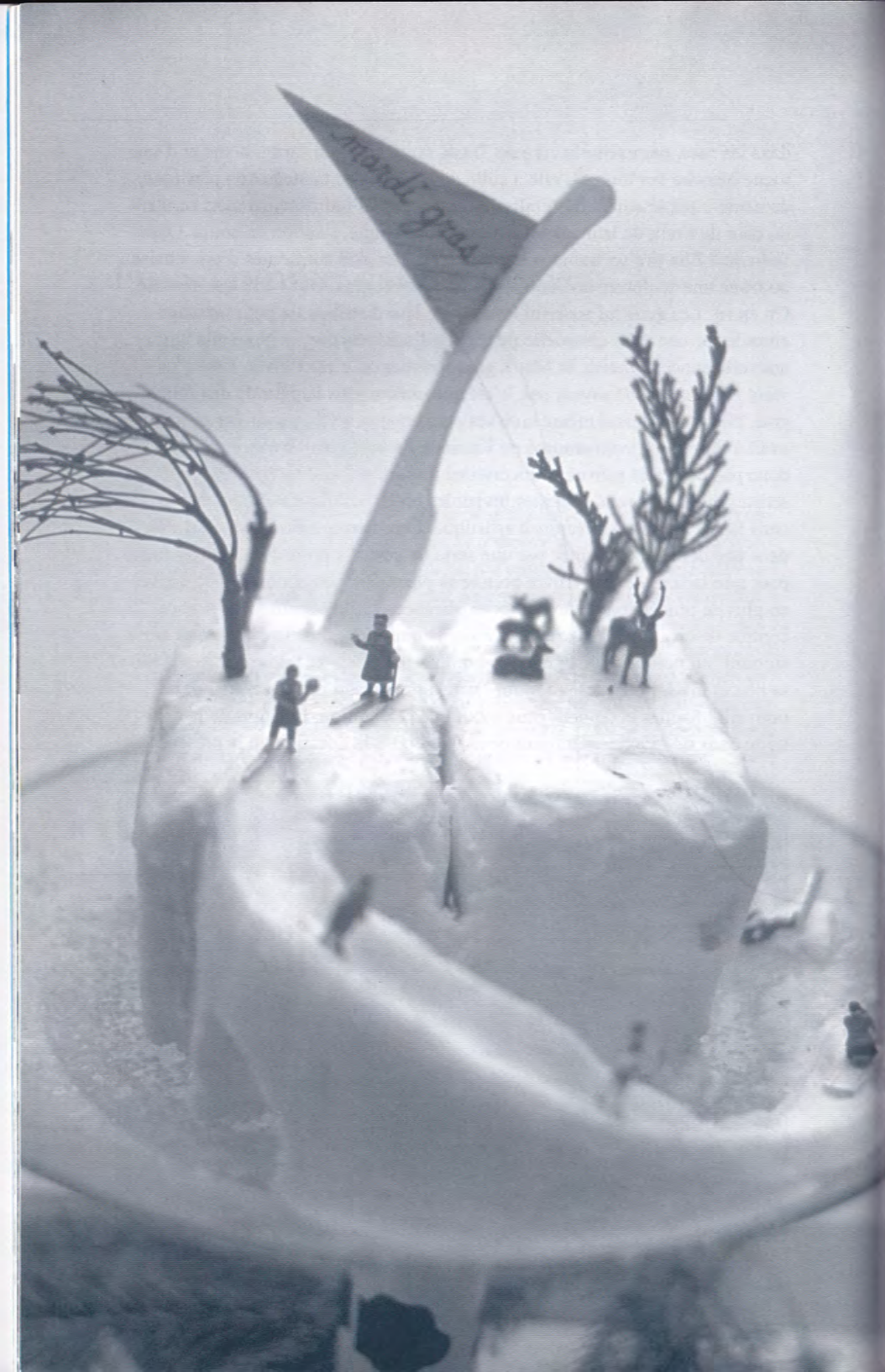
Le moment le plus important pour moi, en termes de rencontre avec le public, a été le jour où j'ai fait cette performance pour L'Autre versant, un organisme pour les gens qui ont des problèmes de santé mentale. Pour eux, le fait que j'ai choisi de faire des gestes fous en public était important, parce que les coordonnateurs du lieu croient que les malades sont beaucoup plus malades parce qu'ils ne se donnent pas la

permission d'être fous. Lors de ma promenade le jour du Mardi gras, une vieille dame m'a arrêtée et m'a demandé si je faisais cela pour les Jours gras. Elle m'a expliqué qu'il y avait autrefois une coutume consistant à s'habiller avec un drap ou à se déguiser et à aller chez les voisins. La personne déguisée était alors invitée à prendre quelque chose à boire tandis qu'on essayait de la faire rire ou parler afin de découvrir son identité ! - Karen Trask

Bien qu'elle ait mené huit actions performatives distinctes pendant son séjour en résidence ¹, Karen Trask s'attache ici à l'expérience spécifique de l'une d'entre elles. Elle révèle une foule de détails quant à des impressions et à des situations souvent vécues par les artistes opérant dans l'espace public comme performeur. Ils revêtent une importance extrême en regard de l'incubation du travail en résidence et de la proposition artistique sur le terrain de la création publique en chair et en os. Ils agiront comme des facteurs oppressants ou encourageants, ils seront des obstacles ou des portes ouvertes, ils affaibliront ou renforceront les intentions. L'artiste doit se préparer pour affronter un regard qui justement ne supporte pas l'étrangeté, la différence, l'inhabituel. Aux yeux des passants de n'importe quelle ville, une personne déambulant

dans les rues, par exemple comme Trask, couverte d'un sarrau blanc et d'une tuque blanche sur lesquels elle a collé des rangées de couteaux en plastique, demeure complètement déstabilisant. Ils feignent l'indifférence mais scrutent du coin de l'œil, de leur regard le plus périphérique, l'action en cours. Que fait-elle ? Elle tire un traîneau traficoté avec des skis surmontés d'une chaise où trône une sculpture de beurre. C'est le Mardi gras. Ouf ! Elle est excusée. On en rit. Les gens lui sourient lorsqu'elle leur distribue un petit message enroulé sur une mini-chandelle de gâteau d'anniversaire : « Nouvelle lune, nouvelle année chinoise, le Mardi gras commence, c'est l'hiver, l'été s'en vient ». Ce qu'ils ne savent pas, c'est que, même sans la période des Jours gras, elle aurait quand même créé ses performances, elle aurait fait ce qu'elle avait à faire, un travail amorcé en Finlande l'année précédente. Il ne s'agit donc pas de gestes provocateurs comme ils sont souvent interprétés. Les artistes qui s'exposent en gestes invisibles ou en actions « inconnaisables » dans la rue le font par nécessité artistique. Leur dérive situationniste s'inscrit dans une démarche orientée par une série de gestes à poser l'un après l'autre pour que le sens de leur œuvre prenne sa place. Par son action performative, en plus de procéder à de nouvelles expériences sur le terrain de sa propre contrée de création, Trask réveille aussi la tradition religieuse du Mardi gras, aujourd'hui perdue. Elle la réveille non pas pour la faire revivre (elle n'a plus sa place) mais, pourquoi pas, pour faire la promotion de l'invention de nouvelles formes et de nouveaux motifs de célébration. L'apport de la créativité dans un rayonnement sain de la vie repose la question de la présence





artistique dans le tissu social, et enfin, de la qualité des rencontres humaines à l'occasion de la création immédiate d'une œuvre à caractère performatif. Il est signifiant que l'artiste estime que c'est le moment d'échange avec les personnes de l'Autre versant qui l'a le plus marquée : c'est dans cet espace que l'art du « Supra rural » veut agir, interagir, intervenir, dans cet interstice où les gens ne sont pas tous les mêmes, dans ces lieux où les objets ne sont pas tous uniformes.

Trask a usé du médium performatif pour déambuler dans la rue, mais la raison profonde de sa motivation était de reconstituer deux rêves qu'elle avait fait peu de temps avant la résidence. Avec *Promenades pour deux rêves d'hiver*, l'artiste permet une échappée de son inconscient dans un réel humain auquel elle n'est pas coutumière : sur les trottoirs d'une ville où elle n'habite pas, devant des citoyens affairés qu'elle ne connaît pas. C'est ailleurs, loin de chez elle, qu'elle a semé les images contenues dans ses rêves de pain et de beurre sous la neige. Et ces images pousseront près de chez ces gens, exactement là. Et leur réel, à elle, à eux, deviendra, en un petit espace de leur mémoire, fertilisé de ça. ♦

Note

¹ En plus de ces actions déambulatoires, après son départ de Granby, l'artiste a aussi laissé une installation vidéo dans la vitrine d'un commerce devant lequel elle avait performé. La bande vidéo relate le récit de ces performances et, bien que ce n'était pas le but de la mise en exposition, sa présence même, validée par le contexte, prouvait à la population que les gestes de cette femme n'avaient pas été posés au hasard.

